— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —

I/O — WWW.IOGAZETTE.FR

samedi 11 juillet 2015

AVIGNON 2015

io

7

LE QUOTIDIEN DU FESTIVAL IN / OFF

Numéro 7 / Peter Handke — Isabelle Huppert — Ensemble — Chatons violents Françafrique — Yann Collette — Festival d'Édimbourg — Lettre à Afife Jale

© Charles-Henry Bédué

MÉLODIE EN SOUS-SOL

— par Mathias Daval —

Parmi les cracheurs de bile de la littérature contemporaine, Peter Handke fait figure de compétiteur coriace. Et quand sa sève noire s'écoule dans les canalisations de l'underground, on ne s'attend pas à une partie de plaisir. Erreur magistrale.

Le métropolitain, lieu de concentration maximale de la détresse psychique, est de toute évidence le dixième cercle des Enfers, délaissé par Virgile lui-même. C'est naturellement qu'il se mue en scène d'un théâtre acerbe et désabusé, où le monologueur égrène ses rancunes de station en station.
On pourra gloser sans fin sur le fait de savoir si c'est sa naissance dans le froid de l'hiver 1942, au cœur d'une Autriche lugubre, ou l'éducation par un beau-père alcoolique qui a promis à Handke une inclination joyeuse pour la noirceur de l'âme humaine. Tristesse que de s'arrêter à sa plainte romantique et réactionnaire !
Car Yann Collette, appuyé sur la mise en scène sobre et précise de Xavier Bazin, guide cette proposition superficiellement déprimante à travers son corps, de ses pieds à son crâne chauve et en sueur en passant par ses bretelles déglinguées. Sa bouche fabrique une ondulation envoûtante, vacillant entre lente douceur et rage aiguisée.
Collette est l'un de ces rares porteurs de mots chez qui la digestion de la matière sombre produit non pas un déchet mortifère mais une gerbe de fleurs vives semblables à nulle autre. Une fois que l'on entre dans son monde, hors des sentiers battus et rebattus, on n'en sort pas indemne. « Pour quel chemin ? » se demande son personnage. Le paradoxe ne l'effraie pas. Il énonce des cruautés incontestables, un point c'est tout.

> **La chair est triste,**
> **et ils n'ont lu aucun livre !**

Il incarne l'homme-nyctalope, veilleur d'une nuit sans fin, en proie aux assauts de la laideur. Horreur de la bourgeoisie proprette, du couple idéalisé, des non-lecteurs, des figures tristes et machinales… Il les dézingue à vue !
Il balaie les faux penseurs et les vrais fourbes, les petits fonctionnaires de la vie quotidienne et les grandes campagnes de communication de la RATP. Il vomit la solitude des champs de cons tons, les couleurs moches de la mire télévisuelle, les formes neutres et les doigts hideux guidés par les claviers numériques.
Le texte de « Souterrain Blues » est le manifeste des temps faussement modernes, incisif, mais d'une beauté et d'une drôlerie grisâtres. Yann Collette l'alchimiste le sublime en évangile phosphorescent. Alors, on se laisse dévorer tout cru par sa méchanceté généreuse. Et les oreilles s'imbibent d'un vieux blues américain, sorti des profondeurs, et qui remonte à la surface, au-dessus de la vase.
La scène finale, rapiècement déconcertant de la partition originelle, apporte la rédemption peut-être indispensable à la survie du spectateur, et de l'humanité par la même occasion. Elle nous rassure : la lumière au bout du tunnel n'est pas celle du train de banlieue nous arrivant en pleine face à 70 kilomètres-heure, mais le fragment d'étincelle d'outre-monde incarnée par le charme fuligineux de Laure Roldàn. Elle fait écho au vers ésotérique de Swinburne (« Cette chose est divine, pour devenir humaine par ton pouvoir ») et rappelle le sens de la noce sacrée avec notre part d'ombre.
Car l'âge d'or ne se trouve pas dans un passé mythique, fût-il celui d'un seul homme. Nous sommes bien au bord de l'abîme, mais l'âge d'or est un pas plus loin. « Souterrain Blues » se propose de nous y guider.

— FOCUS —
SOUTERRAIN BLUES

AIMER NOTRE ACCUSATEUR

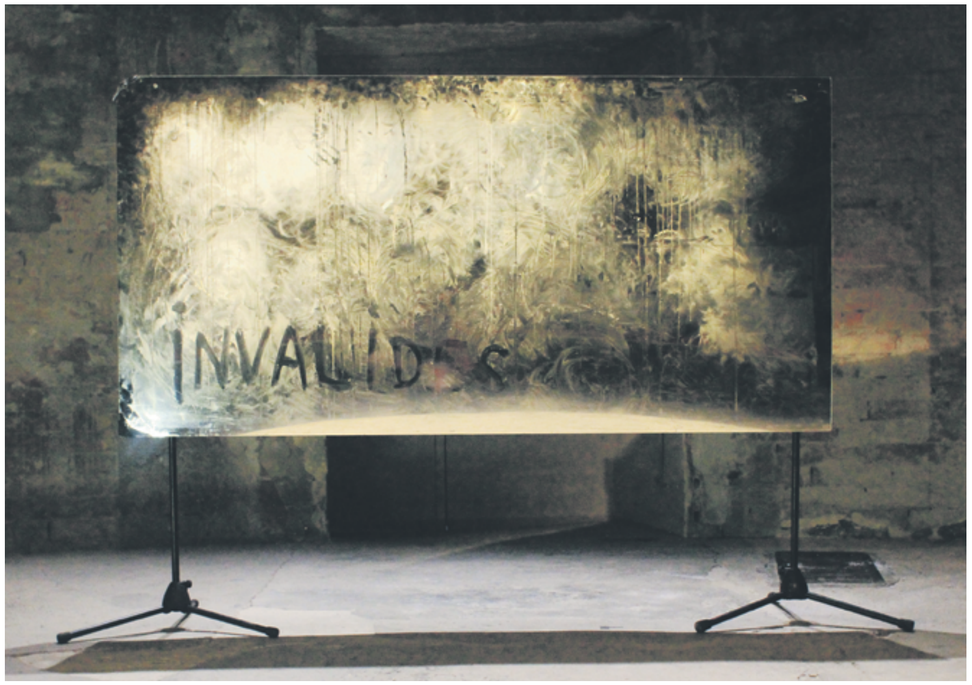
— par Séraphin Lampion —

La « bulle » du OFF va exploser. Ce n'est pas parce que le nombre de spectacles augmente chaque année. Il y en avait 80 en 1982, et on disait alors qu'à 100 cela imploserait. Il y en a, en 2015, environ 1 400 ; s'ils étaient tous dignes du Festival d'Avignon de Jean Vilar, ils pourraient même être 2 000, ou plus… Non, elle va exploser parce que, dans le même programme, on trouve Yann Collette interprétant « Souterrain Blues », de Peter Handke, et « Faire l'amour avec un Belge », parce que Jorge Lavelli côtoie « Ma femme me prend pour un sextoy ». Je connais l'argument hypocrite et démagogique de la direction du OFF : « On admet tout et tous ; c'est ça, la démocratie. » Cela permet surtout à tous les propriétaires de garage de gagner en un mois, sur le dos des artistes, de quoi partir dix mois en vacances. Et à certains producteurs de télévision de s'enrichir en rendant le cerveau du plus grand nombre disponible à tout consommer, et surtout le pire.
En rappelant cela, je ne m'éloigne pas de mon sujet, car Peter Handke dans « Souterrain Blues » décrit ce monde. Ce monde-là. Non ses enjeux, ses drames, ses guerres ; mais les êtres qui le composent, tous les êtres, tels qu'ils sont, tels qu'ils sont devenus. C'est d'une cruauté jubilatoire, d'une lucidité terrifiante. Du grand Peter Handke.

> **Yann Collette donne la profondeur et le relief nécessaires au texte de Handke**

Yann Collette interprète le personnage du métro qui invective les voyageurs comme un clochard lunaire dont l'intelligence éclate avec calme à chaque interpellation ; la finesse de son jeu nous permet d'écouter en souriant le déversement de la misanthropie de l'accusateur. Non une misanthropie de posture, mais issue d'un regard où tous sont passés par un scanner qui révèle leur médiocrité. Mais le plus intéressant est que Yann Collette, qui confirme ici être un des plus grands acteurs français de sa génération (pourquoi ce spectacle n'est-il pas programmé dans le IN ?), annihile toute possibilité de considérer son personnage comme « antipathique » ; car il en fait un être « aimant » ; il n'éructe pas : il fait part doucement de sa déception de ne plus pouvoir aimer les êtres qu'il croise dans le métro. C'est en cela que Yann Collette donne la profondeur et le relief nécessaires au texte de Handke ; cet homme souffre de ne pouvoir nous aimer. La dernière scène, où une femme (celle de sa vie ?), interprétée puissamment par Laure Roldàn, lui apparaît comme la Mort qui lui intenterait, à son tour, son procès, pour finalement se « dévoiler » – dans tous les sens du terme –, confirme la justesse de cette interprétation de l'œuvre de Peter Handke. Peter Handke, être souvent mal compris, mais, depuis l'enfance, depuis toujours, blessé.
Mis en scène par Xavier Bazin, uniquement accompagné du bruit du métro, sans décor réaliste inutile, jouant d'un miroir, d'une palette et d'un balai, ce spectacle change le monde – au sens où le rêvait Vilar – parce qu'il nous permet d'aimer notre accusateur, de nous regarder en face, et donc de « tenter » de nous amender.

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUVRES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



DR

OFF **SOUTERRAIN BLUES** DE PETER HANDKE — MISE EN SCÈNE XAVIER BAZIN
5 > 26 JUILLET 2015 À 19H — **LA CONDITION DES SOIES**

COULISSES

« Et mon rôle ici devrait être trois fois plus long que le tien. » Promenade avec Laure Roldàn, pétillante interprète du monologue final dans « Souterrain Blues ».
Je retrouve Laure Roldàn à la Maison Jean Vilar pour déjeuner. Nous nous perdons dans les rues un long moment, durant lequel elle me raconte son aventure en duo avec Yann Collette.
« Quand je tracte pour le spectacle, on me demande souvent "de quoi ça parle". Et là, blanc total, impossible de résumer la pièce de Handke en une phrase ! Le texte est tellement dense qu'en l'écoutant des coulisses j'entends à chaque fois quelque chose de nouveau. C'est un texte prophétique, profond, qui n'a pas d'explication simple. Comme dirait Yann, c'est un texte "vertical", tourné vers Dieu. Et en même temps très concret, le personnage invective les passagers du métro de station en station, en écho aux "stations" du Christ lors du Chemin de croix. "Qu'est-ce qu'une vie, sans le sentiment de la vie ?" écrit Handke. C'est magnifique, ça, je trouve. Tiens, passe-moi le sel.
Mon rôle est compliqué, certes, j'entre en scène à la fin du spectacle après le long et intense monologue de Yann. Mais c'est un beau morceau, un chant d'amour sincère. Le discours que la "femme sauvage" assène en réponse à l'"homme sauvage" agit comme un révélateur. Elle le renverse, mais jusqu'à l'étreinte amoureuse. Je vis dans l'amour depuis trois ans, alors cela me touche. »

Le poids des mots
« Je suis née à Madrid d'un père espagnol et d'une mère vendéenne. J'ai grandi au Luxembourg, où j'ai été au Lycée français, fréquenté par les milieux d'expatriés, on y parle un français international, un peu fade. Alors, quand j'ai débarqué à Paris pour mes études de théâtre, après un passage par la Belgique, j'ai découvert au Cours Florent puis au Conservatoire national une langue française soutenue, raffinée. Cela m'a fascinée. Aujourd'hui je suis comédienne et metteur en scène, et ce fantasme de la langue française ne m'a pas quittée.
La rencontre avec Yann s'est faite l'été dernier, au festival, par des amis communs. Il jouait déjà cette pièce avec une autre partenaire. Peu après, en vacances, je l'ai accompagné à une fête chez Jean-Louis Trintignant à Uzès, une fête magnifique. À la fin du dîner, chacun offrait un poème ou une chanson, et nous avons fait une lecture du texte. Cette année, sa partenaire était prise pendant le festival, alors je l'ai remplacée. La première à Avignon, pour moi, c'était une vraie première ! Tandis que Yann, lui, fréquente ce texte depuis des années. Il l'a joué avec la femme de Handke au [théâtre du] Rond-Point avant de le reprendre dans cette mise en scène de Xavier Bazin.
Les mots sont primordiaux ici, la profération des mots. Un spectateur m'a dit qu'il n'avait vu qu'une bouche sur scène, une bouche qui parle. Je trouve ça juste. C'est le texte qui nous porte, le poids des mots. Cette attention au langage entre en résonance avec ma propre fascination pour la langue dont je te parlais. »

Frénésies festivalières
« Je suis surexcitée par le festival cette année, l'ambiance est frénétique. Déjà, ce spectacle m'emballe et j'adore travailler avec Yann. Il a une énergie débordante. Et il y a ce nouveau projet, IO, que je suis de près et qui ajoute une effervescence. En même temps, je me sens très détendue. J'adore me perdre dans les rues entre deux représentations et deux interviews. Je vais aller voir le Novarina, puis "Les Misérables" et "Elle(s)" au théâtre des Doms par fidélité à la création belge. Et "La République de Platon", de Badiou. Mais je ne peux voir aucun des nombreux spectacles programmés à 18 heures ! Le OFF m'inspire aussi, j'y fais de belles découvertes et j'accumule de la matière pour mes propres mises en scène à venir… »

Propos recueillis par Pénélope Patrix

— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —
samedi 11 juillet 2015

REGARDS

IN JULIETTE ET JUSTINE, LE VICE ET LA VERTU

ISABELLE HUPPERT —TEXTES DE SADE RÉUNIS PAR RAPHAËL ENTHOVEN
9 JUILLET 2015 À 22H — **COUR D'HONNEUR**

QUELLE LEÇON DE VIT !

— par Bernard Serf —

The event! The place to be!
Mademoiselle Huppert, la grande, l'incomparable Isabelle Huppert, Isabelle, la belle et la rebelle, sublime incarnation terrestre du cinéma-« Cahiers du cinéma » et du théâtre de l'Odéon, réunis (pour la liste exhaustive des salles prestigieuses où l'immense tragédienne s'est produite sur les cinq continents, consultez Wikipédia) ; la charismatique Isabelle, donc, donne une lecture de « Justine et Juliette, le vice et la vertu » !
Putain (ou « mazette » si vous militez pour Civitas), c'est du lourd !
Les fantômes des sept papes qui se sont succédé à Avignon – laissons de côté ces deux trous du cul (ou « égarés », pour nos frères de l'Opus Dei) de pontifes schismatiques – vont ouïr (jouir ?) un vocabulaire auquel l'autel les a peu habitués : cul, con, bite, gamahucher… (voir Wikipédia).
Eh bien, lecteurs de I/O, c'est foutrement (ou « merveilleusement » pour les adeptes du rite tridentin) réussi !
Impériale, arpentant majestueusement la scène dans une robe turgescente, Isabelle (l'incomparable, la rebelle, la sublime… voir infra) nous donne à entendre l'absolue singularité de Sade.
Mi-ingénue, mi-garce, vierge et courtisane à la fois, elle susurre, insinue, cajole, ensorcèle et mord. Et tout ce bloc de radicalité nous est restitué.
Car Donatien n'a de cesse de nous répéter ceci : jouir, encore jouir et jouir encore c'est conchier Dieu, c'est compisser nos cyniques seigneurs, c'est foutre en l'air (ou mettre à bas pour la Fraternité de la Transfiguration) tout l'édifice de domination pour nous sortir de notre misérable esclavage.
Jouir, c'est être libre !
D'autres comédiennes, et nous en avons d'excellentes (Wikipédia), n'auraient sans doute pas démérité dans cet exercice !
N'empêche, c'est Isabelle qui l'a fait ! Isabelle, t'es trop bonne !

CHEVEUX AU VENT IS THE NEW SM

— par Rick Panegy —

D'accord, côté grands noms, il y a Ostermeier, Castellucci et Nicolas Briançon (!). Mais il y a Huppert surtout. Et Isabelle, elle, elle peut se passer de tous les autres noms. Son nom est encore plus grand. Voilà. Un seul soir, dans la Cour d'honneur – évidemment – et une lecture de Sade. Pas de Melquiot, ou de Mergault, non, Isa tape au sommet ! Elle lit Sade, que Raphaël Enthoven fait descendre de son château de Lacoste dans un assemblage d'extraits savamment travaillé de « Justine ou les Malheurs de la vertu » et de « Juliette ou les Prospérités du vice ». Belle réussite que cette recomposition resserrée des longs textes du marquis, en faisant ressortir brillamment l'essence et l'ambiguïté.
Isa a vingt ans, elle est Justine et Juliette. Ah oui, vous n'êtes pas au courant : on dit « Isa »… ou « Zaza » si vous êtes encore plus accro. Car ce jeudi soir, dans la salle, c'est un cortège d'acquis à la cause de la grande dame qui communie. Pour preuve, le silence impressionnant qui règne dans les gradins pendant les longues minutes qui précèdent l'arrivée (tardive) de la star sur scène. Mon voisin me souffle : « Ils sont entrés en religion. »
Et le combat commence.
Il faudra à la comédienne le courage de tenir presque 1 h 30 de lutte contre le vent : bourrasques soufflant les feuilles de son texte, balayant la robe rouge-Sade (oui, Isa va lancer une mode), ébouriffant la digne coiffure. La pauvre se débat avec sa veste…
Rien n'empêche pourtant Huppert d'interpréter les deux personnages – parfois à la limite du surjeu, on ne se refait pas – dans une lecture qui sera réussie : la preuve en est qu'on ne verra pas le temps passer.
Curieux exercice de sadisme réciproque : celui d'un public, assis, capuche et couverture possibles, qui regarde satisfait Isa souffrir et ne jamais fléchir. Et celui d'Huppert, qui fait du public une masse tremblante, palpitante à la fragilité de la scène à laquelle il assiste : Zaza tiendra-t-elle, ou le vent aura-t-il raison d'elle ?
Intolérable souffrance de la compassion : il nous faudra vite apprendre de Juliette !

OFF ENSEMBLE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE FABIO MARRA
3 > 26 JUILLET À 19H35 — **THÉÂTRE LA LUNA**

CAFÉ ITALIEN

— par Séverin —

Quand on entre dans la salle, on est d'emblée interpellé par ce décor aux couleurs pastel. La cuisine est un lieu de vie familial, d'échanges ou de disputes, et c'est dans cette pièce que Fabio Marra a décidé de nous faire entrer dans « Ensemble », qu'il présente pour la première fois à Avignon.
La cuisine comme un lieu où se joue une grande partie de cette douce comédie, au centre de laquelle Miquélé (interprété par Fabio Marra lui-même), vieux garçon souffrant de troubles mentaux, vit depuis toujours avec Isabella (Catherine Arditi), sa mère vieillissante. Ces deux-là semblent mener leur vie aussi normalement que possible malgré les difficultés liées au handicap de Miquélé, jusqu'au jour où Sandra (Sonia Palau), la sœur de celui-ci, réapparaît au domicile familial après dix ans d'absence.
Ce retour aussi soudain qu'inexpliqué sera l'occasion pour Fabio Marra de nous démontrer toute l'étendue de ses capacités d'écriture et de narration. Les événements s'enchaînent de façon fluide, quand bien même le retour de Sandra parmi les siens réveille des secrets familiaux jusqu'ici préservés et soulève des questions aussi sensibles que la normalité ou que la place de la famille face à nos aspirations personnelles.
Mais si l'on est tenu captivé tout au long de ce huis clos familial, c'est également grâce aux performances réalisées par l'ensemble des comédiens sur scène. Fabio Marra lui-même dans le rôle de Miquélé bien sûr, mais tous les autres personnages sont eux-mêmes absolument impeccables (mention spéciale à Sonia Palau).
« Ensemble » est un tableau aux couleurs douces et aux contours arrondis, qui sent bon le café chaud du matin. On se prend d'affection pour cette famille, son histoire, ses conflits, et on reprendrait bien encore une tasse de ce délicieux café italien.

BRAVISSIMO !

— par Gladscope —

Après « La Naïve », « Rappelle-toi » et « Dans les chaussures d'un autre », Fabio Marra nous délecte une nouvelle fois d'une comédie sociale succulente dont lui seul a le secret.
« Ensemble » nous invite à suivre Sandra, qui revient dans son foyer familial après de longues années d'absence. Elle y retrouve sa mère et son frère Miquélé, dont la fragilité et le handicap semblent être à l'origine de sa fuite. Sa mère a toujours surprotégé Miquélé, à s'en épuiser. Sandra s'est quant à elle toujours battue pour faire admettre à sa mère le handicap de son grand frère et le danger que cela représentait de le garder à la maison. Pour elle, la place de Miquélé est dans un centre spécialisé.
Elle est venue annoncer son mariage, et très vite tout ce poids familial refait surface. Elle a réussi, a une vie et un travail stables mais n'accepte toujours pas que sa mère fasse le sacrifice de sa vie pour son fils…
Fabio Marra nous parle ici de la différence. Qu'est-ce qu'être normal ? À quel moment ne pas être comme les autres devient un problème pour soi et pour son entourage ?
Dans ce dernier projet de la compagnie Carrozzone Teatro, Fabio Marra embarque pour la première fois Catherine Arditi. Elle campe une mère juste, dévouée d'amour pour son fils. On retrouve également pour notre plus grand plaisir l'excellente Sonia Palau (dans le rôle de Sandra), qui a ce don de nous faire oublier que nous sommes au théâtre.
C'est un théâtre du vrai, pour ne pas dire naturaliste. Dans lequel chaque geste et chaque élément de décor nous plonge dans une réalité, mais sans jamais être démonstratif et surfait. L'ingrédient secret ? Cette saveur italienne qui vient saupoudrer chaque dialogue et qui rend le jeu si sincère.
« Ensemble » est moins rythmé que les précédents opus de Fabio Marra mais tout aussi intelligent. À voir prestissimo à la Luna.

OFF CHATONS VIOLENTS

DE ET AVEC OCÉANEROSEMARIE — MISE EN SCÈNE MIKAËL CHIRINIAN
4 > 26 JUILLET 2015 À 21H35 — **THÉÂTRE DES BÉLIERS**

RIEZ DE VOUS

— par La Jaseuse —

Vous avez sans doute déjà entendu sa voix à la radio et remarqué son débit de parole impressionnant. Océanerosemarie, chanteuse, auteur, chroniqueuse et comédienne, n'a pas l'intention de la fermer et revient en fanfare avec son deuxième seul en scène, « Chatons violents ». Âmes sensibles s'abstenir. Il va y avoir du sang.
Océanerosemarie attaque la scène avec la mignonne et acide satire du couple encroûté, refrain inévitable du one-man féminin traditionnel. Mais ne vous fiez pas aux apparences, ceci ne sera pas un bon moment de gloussades innocentes pour oublier la semaine qui vient de passer. Une fois que la grande blonde au sourire félin nous a attirés dans son piège, elle nous embarque dans un voyage inattendu, de Paris à Marseille en passant par le lointain pays des bobos – ci-nommé Montreuil –, à la rencontre de personnages attachants, écœurants, hypocrites et terriblement comme nous. Océanerosemarie nous dépeint dans un verbe maîtrisé et avec une intelligence désarçonnante cette société fractionnée par la colère et l'ignorance que nous connaissons tous. Mais nous ne pourrons rester simples spectateurs bien longtemps, car il devient rapidement évident que nous allons devoir rire de nous.
Nous, bons Blancs bobos qui avons franchi la porte de cette salle pour nous gausser un peu avant d'aller boire un verre de vin entre amis. Nous rions de ces personnages clichés, de ces blagues caustiques et de ces situations si familières. Nous rions jaune de nos paradoxes et restons sans voix lorsque cette femme brillante analyse avec tout le sérieux du monde cette France tachetée d'esprits étroits tentés par le repli nationaliste.
Océanerosemarie donne de la voix et offre au public un spectacle pétri de bon sens, d'humour et de subtilité.

EN ÉQUILIBRE SUR UN FIL

— par Célia Sadai —

Océanerosemarie fait la chronique de ses « Chatons violents » au théâtre des Béliers et ne se contente pas d'imiter ses matous à la perfection : elle bruite, elle chante, elle braille, elle couine, elle brame (oui, oui, son bestiaire vocal est très riche) pendant plus d'une heure sans jamais s'essouffler. Car l'humoriste ne tient pas en place et se tient mal tout court, comme si l'Agrippine de Bretécher avait pris possession de son corps.
Le spectacle quant à lui est en équilibre sur un fil. Une entrée en matière à l'humour convenu prolonge inutilement sa « Lesbienne invisible » (2012) et campe un monde grossièrement divisé entre « hétérotes » et « goudous » qui ne m'évoque rien d'autre qu'un remake lesbien de la trilogie Laroque/Palmade. Tandis que je réfléchis au post Facebook qui déconseillera ce spectacle, « Chatons violents » remonte subitement la pente, jusqu'aux cimes des hashtags « BIM », « MDR » et « FYI ». Le chaton sort enfin les griffes et bondit sur un guignol contemporain, le « BBB » (« Bon Blanc Bobo »), alter ego de « l'Héritier » dans mon glossaire bourdieusien. Bye bye comédie-sentimentale-ringarde, hello galerie-de-portraits-cruels-à-la-Riad-Sattouf.
Je passe alors de la panique à l'approbation, avec hochements de tête et tout et tout.
Car Océanerosemarie s'attaque au territoire idéologique miné des « BBB » : paternalisme républicain, bienveillance narcissique de gauche, culpabilité postcoloniale de façade, infantilisation pathologique de l'immigré, tyrannie de la laïcité… Autant de symptômes d'une prédisposition à la domination, à la verticalité. Une verticalité désormais ébranlée par des chatons violents rétifs à l'injonction : « Chat de gouttière tu es, chat de gouttière tu resteras. »

OFF LA GRANDE SAGA DE LA FRANÇAFRIQUE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE JÉRÔME COLLOUD ET NICOLAS CHAPOULIER
5 > 14 JUILLET À 16H45 — **LA MANUFACTURE**

DOCERE ET PLACERE

— par Célia Sadai —

Le légendaire bouche à oreille du Festival d'Avignon m'a poussée vers la Manufacture, où je découvre « La Grande Saga de la Françafrique », spectacle de la compagnie Les 3 Points de suspension. Mais une fois installée sur mon siège, une série de déconvenues me rendent perplexe, et ma perplexité, féroce, ne peut se résoudre au pacte de bienveillance.
Pour commencer, l'affiche du spectacle m'annonce un Zorro noir, pourfendeur de la Françafrique. Puis le dossier de presse me parle d'un « one-man-show documentaire pour toute la famille ». Enfin, sur le site de la compagnie, je découvre le « safari musical » « Peace and Love and Bissap », où DJ Yabon pose aux platines dans une peau de léopard. Alors je me demande : 1. Où est passé le Zorro noir vêtu de noir ? Qui est cet homme blanc vêtu de blanc ? 2. Peut-on rire de tout ? (La base.) 3. Pourquoi DJ Yabon le DJ sauvageon a-t-il choisi ce blase colonial ?
Et je me dis que : 1. Avec son look de savant fou, cet homme blanc mi-sapé mi-camisolé va disséquer le cadavre sans sépulture de l'histoire africaine. Enfin, françafricaine. Ah, tiens ! Française aussi ! Et belge, avec Léopold II, le Burundi, le Rwanda, tout ça tout ça. 2. Une chose est sûre, c'est que je n'ai ri de rien, pas comme ce public demandeur d'humour potache et de questions/réponses sur la date de naissance de Thomas Sankara. Aaah ! Docet et placet, CQFD. 3. Sur scène, le même costume de félin de la savane agrémenté d'un accent « africain ». Le spectre d'un « blackface » rôde. Ce spectacle n'est pas pour moi. Il eût pourtant suffi d'opter pour un bon vieux théâtre de l'absurde (à ce titre, la dictature de Gnassingbé Eyadema ne demande même pas de réécriture) pour que j'offre ma bienveillance postcoloniale, sans aucune résistance.

NERFS À VIF

— par Maya Crale —

Ce spectacle a le mérite de ne pas laisser indifférent (j'en suis encore toute pantoise). Jérôme Colloud se propose de nous exposer en 1 h 20 une certaine histoire des présidents de la Ve République en Afrique de 1958 à 2015. Il dénonce à grand renfort de gags les actions néocoloniales françaises, les réseaux d'influence et mécanismes politiques, économiques et militaires qui lient la France à ses anciennes colonies et à d'autres pays africains. L'affaire Elf, le génocide rwandais, l'assassinat de Sankara, tout y passe. Mais ne vous y trompez pas, c'est avant tout un one-man-show tourbillonnant et fou où l'acteur incarne tous les rôles de cette triste histoire vraie : de Gaulle, Sankara, Foccart, Sarkozy, etc. Faire rire pour faire réfléchir ou l'inverse, je ne sais pas. On se demande souvent ce qui est prétexte à quoi : burlesque au service du politique ou exploitation du politique pour faire du burlesque ? Il nous garde les yeux ouverts sur ce champ de ruines que la France a laissé. Rire mais jaune. Humour grinçant, parfois régressif. Tel un enfant tyrannique dans une aire de jeu, il joue tout et tout le monde, et sous une apparence faussement naïve il nous « fout le nez dans notre merde ». « Est-ce qu'on a vraiment envie que ça s'arrête, tout ça ? » demande-t-il. On regrette un excès de potache, de mauvais goût assumé, d'esthétisme douteux. On apprécie l'ironie cinglante, les drôles d'aveux (« J'arrive pas à imiter Sarko, du coup je prends l'accent chinois quand je le fais, c'est une convention »). Jérôme Colloud nous met les nerfs à vif (après le spectacle, débat emporté dans la rue avec Célia, la rédactrice d'à côté), nous pousse dans nos retranchements, interroge un peu violemment nos consciences et tance férocement la France. « Est-ce que vous vous foutez de notre gueule ??? » semble-t-il demander.
Malgré nos réserves, on se dit que c'est bien que ce spectacle pédagogique existe.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LA QUESTION

— à Yann Collette —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

Il existe pour celui qui y croit. Un peu comme Dieu en quelque sorte.
Le rapport entre Dieu et le théâtre est d'ailleurs ténu.
La fonction de l'acteur étant de faire croire, de donner à croire, de faire comme si. Les loges feront office de sacristie, la scène d'autel, le public les croyants et les incroyants se mêlant dans un silence religieux.
Ce « quatrième mur », c'est Dieu*, or qu'y a-t-il derrière Dieu et même devant ? On se le demande ainsi qu'on le faisait à Berlin à la grande époque (on imagine aisément Heiner Müller se poser ce genre d'interrogation tout en écrivant avec ses pieds pour la postérité).
Soyons sérieux, derrière le mur il y a une belle pièce**. De quoi parle-t-elle, cette pièce, de qui ? Va savoir, c'est un peu comme si on demandait à un borgne de repérer la profondeur de tel ou tel texte. Pour ce qui me concerne, la question du quatrième mur étant résolue d'entrée de jeu, je ne m'intéresse qu'à l'architecture du lieu, sa décoration et éventuellement sa verticalité…
Le reste est silence, comme l'aurait dit « Secouez-les-poires*** ».

© Gaël Rebel

*« Dieu est l'œil qui manque aux athées et qui pousse en trop sur le sexe des religieux. En effet les athées, qui n'ont qu'un œil, souffrent de ne pas voir la lignée, l'horizon qui les suit ou les précède, souffrent d'avoir le champ visuel ouvert d'un seul côté, d'aimer toujours séparés, de toujours sentir un vide quelque part… Sans doute le manque du Sacré. Les religieux, eux, ont le sexe qui imagine. Un œil en trop leur a poussé qui toujours croit voir la vérité. Toujours violent ce regard du sexe dressé vers Dieu pour prier et léviter. Trois yeux dans un seul corps font que l'âme toute trouée est une passoire à délires du sexe extasié. Ils pissent mystique. » Manuella Morgaine « Dieu grammairien ».

** Voir Pompidou-de Gaulle.

*** William.

Yann Collette joue actuellement « Souterrain Blues »

SOUTERRAIN BLUES DE PETER HANDKE
5 > 26 JUILLET 2015 À 19H
LA CONDITION DES SOIES

Demain la réponse de Flore Lefebvre des Noëttes.

LETTRE À…

— Par Sedef Ecer —

… AFIFE JALE

Chère Afife,
Vous êtes née en 1902 à Constantinople dans une drôle d'époque. L'Empire ottoman se décomposait, les rues se remplissaient de plus en plus de sans-logis, incendies et maladies ravageaient la ville. Mais, comme toujours, il y avait des gens assez fous pour faire du théâtre dans cette atmosphère chaotique. Depuis peu, les chrétiennes pouvaient faire leur apparition dans les rôles féminins, jusque-là tenus par des hommes, alors qu'il était encore impensable pour une femme musulmane d'y songer.
Et vous, chère Afife, vous avez été têtue. Dès que vous avez eu dix-huit ans, vous avez pris des cours, assisté à toutes les répétitions d'une troupe istanbuliote dans l'espoir de monter sur scène, puis, comme dans un conte de fées, un soir de 1920 une actrice arménienne s'est absentée et vous avez réussi à convaincre tout le monde que vous pourriez prendre sa place le temps d'une représentation. Bien sûr, la police a fait une descente à la fin du spectacle, mais vous avez recommencé. La course folle pour fuir les agents de police a continué pendant des mois, on vous a harcelée. Le ministère de l'Intérieur a pris un décret pour vous décourager. Vous avez fugué par les coulisses de nombreuses fois, vous avez été emprisonnée, insultée, traitée de prostituée, vous avez séjourné dans des hôpitaux psychiatriques, votre famille vous a mise à la porte, vous avez changé de nom, de troupe, de ville, vous avez connu la misère, la maladie, la dépendance, mais vous n'avez jamais renoncé à votre amour du théâtre.
Chère Afife, vous seriez affligée de voir qu'un siècle plus tard les mêmes esprits barbares essaient d'effacer le corps de la femme de l'espace public, et ce non seulement à Istanbul, mais partout dans le monde. C'est pourquoi il était urgent de parler de vous lors de l'un des plus grands festivals de théâtre au monde, que vous auriez certainement adoré.
Merci d'avoir montré la voie, Afife Jale.

Sedef Ecer est une dramaturge, metteur en scène et comédienne franco-turque. Afifé Jalé est la première actrice musulmane d'Istanbul. www.sedefecer.com/sedefecer

En partenariat avec le CNT

LE FAUX CHIFFRE

578

C'est, selon les tracteurs, le nombre de spectacles du OFF « tendres et touchants »

HUMEUR

“ C'ÉTAIT BIEN MAIS C'ÉTAIT INTERMINABLE.

— @AuCaféFrançais —

I/O MICRO

@SOLUBLEPOISSON —
Acht Isabelle attache moi au radiateur, frappe-moi et parle moi en allemand
#Huppert #Sade #iomicro

@DUMASEMMANUELLE —
Mon programme Avignon en 3 temps : 1/ petit dej, 2/ lecture @IoGazette de A à Z, 3/les spectacles
#Iomicro

@GOOGLEMATUER —
AVIGNON ! J-1 ! (niveau de motivation au boulot : - 1 milliard du coup je lis @IoGazette)

@GUILLARDB —
#iomicro #tractage
Dans la série je suis prêt à tout pour que tu viennes voir mon spectacle: «Venez, la comédienne se change à vue»

@LAMLOUMI —
Des confessions imaginaires chuchotées à l'oreille, Truth Box donne le choix de pardonner les travers si réels de l'humanité
#IOmicro

@RICKETPICK —
Franchement vous auriez rudement tort de ne pas aller voir l'expo Chéreau @CollecLambert!
#TweetonsDéfinitif
#Iomicro

—
Twittez : #iomicro — @iogazette

TRIBUNE
SUMMERHALL, CENTRE D'ART ÉLÉPHANTESQUE

— Par Jean-Daniel Magnin —

Festivalier acharné en juillet, vous auriez bien de la peine à enchaîner sur celui d'Édimbourg, car il est aoûtien. **Alors, pour vous, j'y suis allé voir…**

Cet été-là, j'ai fait l'impasse sur Avignon, et le 3 août, affamé de spectacles, je m'envole vers le plus grand festival de théâtre du monde. Même si la ville d'Édimbourg est époustouflante avec ses reliefs volcaniques, son gazon vertical et ses façades à créneaux empilées les unes sur les autres, je suis déçu en arrivant. Je ne vous parle pas du thermomètre en chute libre et de la bruine glacée qui me coule dans le cou. Mais où est le festival ? Où sont les parades ? Les foules piétonnières armées d'annuaires-programmes, les murs tapissés d'affiches sauvages ? Ouf, je repère enfin un signe sur le toit des bâtiments officiels : partout les drapeaux ont été remplacés par un carré de tissu blanc où flotte un joyeux Hello de bienvenue.
Car tout se passe dans les venues : quartiers fermés, parcs publics, bâtisses immenses où les tireuses à bière coulent à flots — ici on ne s'assied pas au théâtre sans son demi-litre de pale ale. Je m'y mets aussitôt. Mon premier spectacle, un cabaret social, a lieu dans une salle paroissiale, je trinque avec une délégation chinoise. Le suivant est à Summerhall, je retrinque avec un programmateur du Tamil Nadu. Ici, quand on dit « festival mondial », c'est mondial. Artistiquement, il faut faire le tri, normal. Beaucoup de théâtre commercial, mais aussi des troupes très engagées, un esprit underground qui rappelle le foisonnement de feu le Festival de Nancy.
Alors vite, que je vous parle de Summerhall, la plus vivante de toutes ces venues.

“ **Artistiquement, il faut faire le tri, normal.**

Depuis plus d'un siècle, les étudiants y ont disséqué éléphants, chimpanzés, vaches et canards. Et lorsque l'école vétérinaire d'Édimbourg s'est transportée dans un bâtiment plus moderne, on s'attendait à ce que l'immense édifice de briques devienne une arcade commerciale chic, avec boutiques et restaurants… Eh bien non, le lieu restera une école vétérinaire, a annoncé Robert McDowell, après l'avoir payé cash au nez et à la barbe des promoteurs immobiliers. Mais pour artistes.
Partout dans l'infini rhizome de couloirs, escaliers en colimaçon, salles de cours conservées jalousement dans leur état premier, des spectacles à foison, des collections d'art contemporain, des concerts, restaurants, salles de lecture, et même un barbier sikh et un labo où est brassée la bière maison. En préservant ici et là squelettes d'animaux ou planches anatomiques rescapés de l'ancienne école. « Si c'était un projet culturel du gouvernement, ils l'auraient habillé comme ils imaginent qu'un centre d'art se doit de l'être. Nous voulons conserver le caractère de cet endroit. Ça reste une école vétérinaire. »
À la fois consultant financer, artiste et ancien assistant de Joseph Beuys, l'espiègle Robert McDowell a décidé de s'amuser en grand et réinvente la figure du mécène en soutenant la marge plutôt que les arts officiels. Et de contrer l'hégémonie du stand up omniprésent durant le Fringe, en invitant une kyrielle de performers européens parmi les plus déjantés. En prolongeant douze mois par an l'esprit du festival dans la capitale écossaise, Summerhall s'est imposé du jour au lendemain comme the venue où il fait bon vivre : « Notre stratégie est de ne rien dire sur ce que nous faisons. Nous voulons que les gens le découvrent par eux-mêmes, se sentent privilégiés de le connaître… »
Bref, ne cherchez pas plus loin : si en août votre instinct festivalier vous démange encore, c'est vers Summerhall qu'il faut vous envoler !

Jean-Daniel Magnin est directeur littéraire du théâtre du Rond-Point.

Demain la tribune de Patrick Sommier.

LE DESSIN

BOB ET HUSKY
— par François Gadant —

www.ventscontraires.net
La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

MOTS D'ENFANTS

— par Jeanne 10 ans & Raphaëlle 8 ans —

“ Nous aimerions vous parler de deux spectacles : La Vraie Fiancée (L'Alizé) et Majax Les Dessous du music hall (Collège de la Salle).
La Vraie Fiancée était super bien, triste et joyeux, très émouvant, on est envoûté par l'eau de l'oubli, emporté par l'univers, on s'envole avec l'ange des enfants travailleurs, on se révolte contre la marâtre et s'attendrie avec le prince.
Majax aussi super que le premier spectacle, est très drôle, impressionnant et bizarre.
Gérard Majax nous emporte dans un univers magique et amusant avec ses tours de magie plus impressionnants les uns que les autres.
Nous vous conseillons vivement ces deux spectacles.

LA VRAIE FIANCÉE
D'OLIVIER PY
4 > 26 JUILLET 2015 À 16H30
L'ALIZÉ

MAJAX
LES DESSOUS DU MUSIC HALL
DE GÉRARD MAJAX
4 > 26 JUILLET 2015 À 19H15
LA CONDITION DES SOIES

ALOMEA
Agence de LOcation Meublée En Avignon
RÉSIDENCE ÉTUDIANTE SAINTE MARTHE
HOMOLOGUE CAF
APPARTEMENTS À LOUER À PARTIR DE 388€
WWW.ALOMEA.FR

I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Éditeur : I/O 73 rue des Vignoles 75020 Paris
Maison Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro
Mathias Daval, Séraphin Lampion, Pénélope Patrix, Bernard Serf, Rick Panegy, Séverin, Gladscope, Célia Sadai (La Plume francophone), Maya Crale, La Jaseuse, Yann Collette, Sedef Ecer, Jean-Daniel Magnin, François Gadant, Jeanne et Raphaëlle.

Photo de couverture :
Charles-Henry Bédué
www.charleshenrybedue.com / charleshenrybedue.tumblr.com

N°7 / 11 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépot légal Juillet 2015.
Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
MAISON JEAN VILAR, CLOÎTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF…

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES ŒUVRES DIFFICILES. — JEAN VILAR

PROPOSEZ
VOS CRITIQUES
IOGAZETTE.FR
LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS
AVIGNON 2015